

À propos de la guerre - Mark Stafford

Pour Erwin Schrödinger, physicien autrichien et inventeur de la formule du mouvement des particules, auteur de « Qu'est-ce que la vie ? », la description la plus proche du réel figure dans le livre des Upanishad où une guerre sans fin entre les dieux maintient l'univers en mouvement.

Dans son étude de la littérature allemande d'après-guerre « De la destruction comme élément de l'histoire naturelle », W. G. Sebald analyse et identifie comment les poètes et les écrivains de cette période se sentaient incapables de décrire ce qu'eux et leurs concitoyens avaient vécu (et encore moins infligé aux autres). Il note avec circonspection la façon dont beaucoup d'entre eux se sont laissés aller à modifier l'histoire de leur propre vie et ont tacitement adopté des idéologies sociales de « régénération », de reconstruction, et même, cette fois-ci, de construction renforcée.

Au lendemain du retrait américain d'Afghanistan, les commentaires journalistiques ont été inondés par l'utilisation politique de l'expression « guerre éternelle ». L'événement a donné lieu à de nombreux commentaires politiques et idéologiques, depuis l'indignation jusqu'aux tentatives de justification. L'un de ces bilans censément rassurants pour soulager la conscience d'une collectivité bouleversée et embarrassée est venu du neuroscientifique et linguiste Steven Pinker, auteur de l'ouvrage « La Part d'ange en nous - Histoire de la violence et de son déclin », qui a soutenu que d'un point de vue évolutionniste, la guerre était en déclin. Indépendamment des calculs absurdes relatifs au coût de cette guerre et du déclin de crédibilité internationale, nous assistons, selon lui, à des guerres de moins en moins nombreuses et beaucoup plus circonscrites. Nous avons là, semble-t-il, un exemple incontestable du type de « camouflage » derrière lequel l'idéologie de la « connaissance » scientifique peut assurer la domination économique mondiale sous laquelle nous vivons tous, mais de manière inégale. Dans ce système, la production de guerre, qui inclut bien sûr les armes biologiques, joue un rôle central.

L'architecte et urbaniste Paul Virilio a mis en lumière, lors de l'implosion de l'ex-Yougoslavie, puis au moment de la tentative de l'Occident de redessiner la carte politique et territoriale du Moyen-Orient, que l'objectif principal des conglomérats industriels et scientifiques sur lesquels repose notre privilège économique nécessitait des « événements » et des « conflits » pour tester leurs nouveaux produits.

Il n'a pas vécu assez longtemps pour observer l'exploitation économique d'une pandémie, qui a été pour le moins inégalement répartie, mais qui l'a à coup sûr été. Je ne doute pas qu'il aurait été stupéfait de la

façon dont les réponses politiques à la pandémie ont confirmé sa thèse. Selon lui, la guerre a de plus en plus besoin du camouflage pour faire perdurer le gaspillage et la destruction qui le caractérisent. Compte tenu de son analyse résolue de ce phénomène, il aurait pu aussi être stupéfait par des politiciens et des philosophes qui, les uns comme les autres, à partir de positions (apparemment) très différentes, affirmaient qu'il s'agissait d'un canular.

De mon point de vue, Sam Moyné, historien des « droits humains » enseignant à Harvard, est un digne successeur de Paul Virilio, bien que leurs styles d'analyse et de spéculation diffèrent sensiblement. Dans un article publié le lendemain du départ « officiel » d'Afghanistan, il a eu le courage d'affirmer que les États-Unis allaient inventer une nouvelle forme de guerre menée sous la bannière des « droits humains ». Il y aura des guerres, mais elles ne seront pas présentées sous la forme d'anachronismes comme les « intérêts territoriaux et économiques. Leur nature de « guerre » sera « masquée » au nom des droits humains.

Je ne peux justifier l'ampleur de cette discussion qu'en invoquant la confusion évidente provoquée par l'utilisation de la guerre comme métaphore. Le signifiant est à la fois le support et l'apparence servant de camouflage à la monstruosité que nous appelons la guerre. Nos discours, lorsqu'ils rencontrent des limites, des résistances et des zones d'ombre, justifient les errements résultant de l'appel à la métaphore de la guerre.

Erik Porge nous a offert une scansion des traces de la guerre et des métaphores guerrières chez Freud et Lacan. Les écrits de Freud, où se déploie sa pensée, sont marqués par les conflits, les luttes, implicitement utilisables dans les métaphores de la guerre. Freud a été marqué par la guerre, que ce soit en découvrant dans leurs rêves l'activité silencieuse de la pulsion de mort chez les combattants, en rêvant lui-même de la mort imminente de ses fils ou en exprimant la désillusion qui a marqué les premiers signes d'un effondrement culturel de la société qui l'entourait.

Comme Erik Porge le souligne, cet aspect ressort du dialogue de Freud avec Einstein. Ce que certains ont interprété comme son acceptation du caractère inévitable de la guerre est peut-être, à la lumière de la pensée de Lacan, les vestiges d'un optimisme résultant de la possibilité de trouver un sens à la destruction. Une croyance que perdurera le désir de laisser une trace, un vestige de forces contraignantes et vivifiantes. C'est un témoignage émouvant et nous continuons tous à l'honorer.

Dès le début des interventions publiques de Freud avec le psychiatre Wagner-Jauregg, nous pouvons entendre la dénonciation affirmée de ces voix qui prétendaient que les sacrifices de la guerre devaient rester une valeur nécessaire dans une société « civile ». Ceux qui refusaient le sacrifice, qui s'effondraient dans l'impuissance, n'étaient pas, du point de vue de Freud, des traînants ou des déserteurs. Le pacifisme était et reste une marque de culture humaine, une évolution fondée sur la renonciation à la pulsion de destruction.

Cependant, Freud ne se départit jamais de sa méfiance à l'égard des projets idéalistes. Malgré l'obscurité de sa contribution, il ne fait aucun doute que sa biographie de Woodrow Wilson regorge d'hostilité pour les solutions optimistes.

Les indications que donne Erik Porge des traces de la guerre chez Lacan laissent entrevoir une différence dans leur façon de penser. Il s'agit notamment du silence comme acte de résistance que Lacan adopta au cours de l'occupation par les Nazis. Bien qu'il sache que pour d'autres, une telle occupation demandait un sacrifice, qu'il s'agisse de protéger ceux qui étaient voués à l'extermination ou ceux qui ne pouvaient que s'engager dans la déstabilisation d'une réalité obscène.

Nous pourrions aussi ajouter ce que son propre travail sur le temps logique doit aux travaux sur les groupes qu'il a reconnus dans son rapport *La psychiatrie anglaise et la guerre*. Il y retrouve le sens du devoir qui avait été abandonné lors de la chute de la France.

Ajoutons également que, grâce à sa théorie de la paranoïa et de la psychose, Françoise Dolto a pu apporter de brillantes contributions à l'analyse de l'enfant dans ses travaux spécifiques sur l'effet ravageur de la guerre sur les enfants.

J'imagine que ceux qui connaissent le nom de Lazare Ponticelli sont peu nombreux. Décédé à 110 ans en 2008, il était le dernier combattant survivant de la guerre de 1914-1918 en France. Il a beaucoup été question de sa longévité et des obsèques nationales ont été organisées en son honneur (qu'il avait un moment refusées, exigeant que soit exclusivement commémorée la mémoire de ceux qui n'avaient pas eu la chance de vivre). Lorsqu'on lui a demandé un commentaire sur la guerre et d'exprimer ce qu'il pensait de ses effets sur lui-même, il a répondu : « C'est complètement idiot la guerre ». Peut-être l'identification par Lacan de la passion de l'ignorance doit-elle être rappelée lorsque la métaphore de la guerre est utilisée. Et Lazare Ponticelli d'ajouter de façon poignante : « À la guerre, vous désignez des

pères de famille et vous tirez ». Aujourd'hui, il faut constater que nous ne désignons plus personne. La finalité c'est de rendre les femmes stériles, de détruire et de rendre les territoires inhabitables. Lacan a reconnu que la trajectoire du conflit, à notre époque, était un système de ségrégation qui fait un simulacre de l'existence de la dimension hétérogène du réel. Si l'avenir de la guerre réside dans la protection des « droits humains », nous pouvons ajouter que ses seuls agents seront ceux manifestant une attirance passionnée pour la destruction.

Références

Kurt Robert Eissler, *Freud sur le front des névroses de guerre*

Jacques Lacan, *La psychiatrie anglaise et la guerre*

Sam Moyne, *America's Wars of Future*

Steven Pinker, *La part d'ange en nous - Histoire de la violence et de son déclin*

Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ?*

Winfried Georg Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*

Paul Virilio, *Guerre et Cinéma*